

lors les hommes indifférents. Cependant Sidor Mérinov avait dépouillé les images sacrées de leurs ornements métalliques, et enfoui ceux-ci dans la terre.

En ce printemps, de grands vents soufflèrent : les vents printaniers soulèvent, doit-on penser, les âmes russes comme des oiseaux ; les vents printaniers induisent à vagabonder au large.

Les Mérinov ne tenaient plus chez eux, où l'air était lourd de vapeurs et sentait le rance du bien-être ; ils allaient et venaient par le domaine, s'avançaient sur le chemin de traverse ; puis, des heures, restaient assis sur un petit banc, à la cuisine, à la fenêtre dont ils avaient débouché les châssis, et tournés vers le soleil. Ainsi désoccupés, ils ne trouvèrent pas le temps de se préparer pour les travaux de la première saison.

Et, dans la cinquième semaine du Carême, quand la neige se reprit à tomber, quand de longues journées traînèrent avec des ruisseaux et des cris de grolles, les moujiks, soudain, se secouèrent : deux des frères Mérinov, leur neveu et leur cousin se débarrassèrent de leurs épouses, de leurs familles ; les Mérinov envoyèrent les leurs mendier ; le cousin et le neveu mirent les leurs dans une isba au village ; — et les quatre hommes cherchèrent d'autres « bâbas ».

Ils ne trouvèrent point de fiancées dans les environs : pas une fille du voisinage qui voulût marcher sans que l'union fût bénie ; or, les Mérinov ne pouvaient se marier.

Ce fut un vieillard, nommé Katsépov, qui aida à la découverte : depuis une trentaine d'années, il tenait un cabaret en dehors du village, sur le chemin ; qu'il fût de la secte des « flagellants », ou de celle des « molokanes », ou de celle des « castrats », on ne savait, mais il avait une famille, et comme lui, ceux de sa famille n'avaient ni poil au menton ni sourcils.

Durant plusieurs jours, les Mérinov le visitèrent en secret, Katsépov vint en secret chez les Mérinov ; puis il attela un jeune alezan, se coiffait d'un bonnet de drap, et partait, — nuitamment, il le fallait ainsi, — dans les mystères du printemps, à la recherche des fiancées.

Katsépov ne trouva pas vite : il dénicha de corpulentes bâbas, à forte poitrine, crapuleuses, il les amena de différents endroits, éloignés de plus de soixante verstes. Il en prit deux chez des maraichers de Kachira, et les deux autres chez des gens qui étaient peut-être, comme lui, des « castrats » ou des « molokanes », d'un lieu écarté, Gouslitsky, habité par des voleurs professionnels de chevaux.

Ces femmes se donnèrent aux Mérinov sans mariage, pour de l'argent, s'établirent dans la maison propre, salirent le perron de graines grignotées (1), et un mois s'écoula dans la maison des Mérinov, dans l'orgie, l'impudeur et la gaieté.

Et, en ce mois, passèrent les jours bénis du printemps, de la floraison terrestre, quand les herbes se hâtaient de s'épanouir en fleurettes ; sur les prés de Blanc-Remous, sur les prés de l'Aïeul, le laïteron étouffait la gesse et la renouée ; et, en ce mois, la Commune fut infestée de mouches d'Espagne, on languit dans l'infection de leur fumet de chien ; la mouche se glissait sous le col du vêtement, bourdonnait comme la canicule. Puis les ardeurs de la canicule survinrent, il n'y eut pas même une goutte de rosée, il n'y eut point le repos la nuit, et l'on vécut dans l'anxiété. Le soleil se levait comme un dragon de flamme et se couchait comme un dragon de flamme. Les forêts de la Rivière-Noire s'allumèrent, fumèrent, le soleil devenait orangé, on ne respirait plus, les marais même se desséchèrent, et le village de Kobylino s'engloutit dans la terre, comme Kitèje la fabuleuse. Les moujiks se levaient et se couchaient dans l'angoisse, l'égarément, implorant de la pluie. La Commune existait sourdement, et l'on s'en taisait.

(A suivre.)

Traduit du russe par MAURICE.

BORIS PILNIAK.

(1) Les gens du peuple... et les autres... en Russie, sont friands de graines de tournesol qu'ils grignotent, à leurs moments de loisir, et dont ils crachent les écales sur le sol, sans aucun souci de propreté. — M.

